

L'errance d'Imrû'l-Qays

[1] Dante savait bien que Virgile avait vécu « au temps des dieux faux et menteurs ». Il n'eut pourtant pas le cœur de condamner au brasier éternel celui qu'il appelle « la lumière et l'honneur de tous les poètes ». La *Divine Comédie* le fait certes séjourner en enfer, mais dans le premier cercle, en « un lieu, tout en bas, que les peines / n'attristent point ». Imrû'l-Qays, le plus grand poète de l'antéislam selon les anthologues médiévaux, n'a pas eu droit à autant de miséricorde. Dans son *Livre des Chansons* (Kitâb al-Aghâni), écrit à Bagdad durant le second quart du IX^e siècle, Abû'l Faraj alAçfahânî rapporte un hadith où le Prophète s'exprime ainsi :

[2] Imrû'l-Qays est illustre en ce monde, il sera dédaigné dans l'autre. Au jour de la résurrection, il portera le flambeau de la troupe des poètes, et sera précipité avec eux dans le feu de l'enfer.

[3] On raconte, il est vrai, que les premiers califes l'admiraient sans réserve. Selon 'Omar, il avait été un guide pour les poètes, il avait creusé pour eux le puits de la poésie et avait remplacé des notions obscures par une vision véritable. 'Ali célébrait lui aussi son excellence et le louait de n'avoir jamais rien dit par crainte ou par flagornerie. Et un autre hadith prête à Mohammed lui-même ce propos plus indulgent : « Si j'avais vécu de son temps, je lui aurais été utile (en lui faisant connaître la vraie religion). » L'unique mais impardonnable faute d'Imrû'l-Qays était donc d'avoir vécu trop tôt.

Le Roi errant

[4] En réalité, nous ne sommes pas sûrs qu'Imrû'l-Qays ait existé, ni même que les vers transmis sous son nom aient été effectivement composés avant la venue du Prophète. La biographie que lui prête le *Livre des Chansons* contient trop de merveilleux pour ne pas susciter quelques doutes. Qu'on en juge :

[5] Imrû'l-Qays était le fils de Hujr, roi des Kinda, une tribu de l'Arabie septentrionale. Chassé par son père, qui n'approuvait pas son goût pour la poésie, il mena une vie errante et dissolue. Plus tard, blessé mortellement par un homme des Banu-Açad, Hujr fit savoir sur son lit de mort qu'il confierait son royaume à celui de ses fils qui ne pleurerait pas à l'annonce de sa mort. Quand la nouvelle parvint au fils proscrit, il refusa d'interrompre sa partie de dés en cours : on n'aurait su mieux répondre à la condition posée par le père. Dès lors, Imrû'l-Qays n'eût de cesse qu'il eût vengé son père et retrouvé ses prérogatives. Sa longue quête, qui lui vaudrait le surnom de Roi errant, le conduisit jusqu'à Byzance, où il alla quémander l'aide de Justinien. Sa requête fut agréée, mais il séduisit la fille de son hôte, lequel se vengea en lui faisant présent d'une tunique empoisonnée.

Couvert d'ulcères, Imrû'l-Qays périt sur le chemin du retour aux environs d'Ancyre (Ankara).

[6] Il est possible que cette légende ait emprunté quelques-uns de ses traits à l'histoire d'un prince syrien du VI^e siècle qui, selon Procope et Nonnose, aurait sollicité contre ses ennemis l'aide de Justinien. À supposer cependant que l'historicité de ce personnage (appelé Kaisos dans les textes grecs) soit assurée, rien ne nous dit qu'il soit l'auteur des poèmes attribués à son légendaire homonyme. Ceux-ci ont été réunis en recueil (dîwân) dès le début du IX^e siècle par les anthologues irakiens. Le plus célèbre d'entre eux a été reçu très tôt au nombre des mu'allaqât (sg. mu'allaqa), collection de six à dix odes que la tradition attribue aux poètes considérés comme les plus grands de l'antéislam. Nos érudits connaissent la mu'allaqa d'Imrû'l-Qays depuis le XVIII^e siècle : une traduction latine en a paru à Leyde en 1748, suivie jusqu'à aujourd'hui de beaucoup d'autres, dans toutes les langues de l'Europe ; en 1978 puis en 1995, Jacques Berque en a publié deux, mallarméennes et justement célébrées, mais je garde une faible pour celle de René Khawam (1975), dont un fragment sera cité plus loin.

Dominique Casajus. L'errance d'Imrû'l-Qays : poésie arabe et poésie touarègue. *Journal des Africanistes*, Société des Africanistes, 2002, 72 (2), pp. 139-151, extrait p. 140-141.

DOI : <https://doi.org/10.3406/jafr.2002.1311>

Otázky :

1. S kým autor porovnáva Imrû'l-Qays ? Ako ?
2. Aká je najväčšia chyba Imrû'l-Qays ?
3. Čo všetko o ňom vieme povedať s istotou?
4. Podporoval otec Imrû'l-Qaysa jeho vášeň pre poéziu?
5. V textu si všimajte logických konektorů a slovesných tvarů, a to zejména těch zvýrazněných šedým podkladem. O jaké tvary se jedná? Proč jsou tu použity?